

HÔTEL
RECEPTOR

RAIA DEL VECCHIO

HÔTEL
RECEPTOR

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2017.

I.S.B.N: 978-2-7529-1111-7

Un voyage en train

Les amis d'Igor l'avaient invité à passer quelques jours à la campagne. Le couple, parti la veille, lui avait donné toutes les indications nécessaires pour rejoindre Clairbois, la gare à proximité. Là, ils attendraient Igor en voiture.

Martha, la femme de son ami, avait prévenu Igor : le voyage n'avait rien de compliqué. Il fallait simplement ne pas se tromper lors du changement. Deux trains successifs affichant la même destination passaient à cinq minutes d'intervalle sur la même voie. Il suffisait de ne pas prendre le premier, un omnibus qui mettait un temps fou à arriver, et de monter dans le second, qui le mènerait directement à Clairbois, en moins d'une heure. Igor avait suivi toutes les indications de Martha. Une fois sur le quai, lorsque le premier train était entré en gare, il s'était d'abord retenu d'y monter, même si la tentation était grande. Mais au moment où le contrôleur avait sifflé, dans un instant de panique, Igor avait eu l'impression de rater son train et il y avait sauté à la dernière minute, alors qu'il se mettait en marche. Le panneau d'affichage, le coup de sifflet sec, le contrôleur pressé de partir, tout cela lui avait paru un dernier appel.

Maintenant, Igor était à bord d'un omnibus cahotant.

Il traversait les voitures à la recherche du contrôleur, en quête de renseignements. Lorsqu'il le croisa, l'employé confirma : l'express ne tarderait pas à les dépasser, dans une ou deux stations. Il n'était désormais plus possible de le rattraper. Rien de grave, toutefois. Le contrôleur lui conseillait de rester à bord. C'était la meilleure solution. Certes, le voyage durerait plus de trois heures au lieu d'une, « un peu comme dans l'ancien temps », l'itinéraire était différent car le train effectuait un crochet pour desservir de nombreuses gares : Tiringue, Clamont, Lacoube et bien d'autres... – mais au bout du compte, Igor arriverait à bon port.

Igor eut soudain honte de lui. Il avait fait exactement ce que la maîtresse de maison lui avait déconseillé, comme s'il n'était pas assez intelligent pour comprendre des explications aussi élémentaires. Si Igor était attendu, ajouta le contrôleur, s'il devait prévenir de son retard et n'avait pas moyen de le faire, il lui prêtait volontiers son téléphone.

– C'est très aimable à vous, peut-être plus tard, répondit Igor, qui souhaitait d'abord réfléchir.

Il était rare de tomber sur des personnes aussi bien disposées.

– Comme vous voudrez, je crois que nous aurons l'occasion de nous revoir, dit l'employé sur un ton de plaisanterie.

Avant de prévenir ses amis, Igor tergiversa longtemps pour trouver une excuse plausible à ce contretemps. Quoi qu'il invente, ils finiraient par savoir la vérité. Il était facile de raconter comment on avait raté une correspondance en voulant acheter un journal ou une boisson, en oubliant l'heure parce que l'on discutait avec une jolie fille. Pour ce genre d'excuses, Igor n'avait qu'à

puiser dans les innombrables mensonges entendus toute sa vie autour de lui. Mais comment justifier son acte ? Sa précipitation, son impatience, le fait d'avoir douté qu'un autre train allait suivre, tout cela ne faisait pas partie des raisons communément invoquées.

Igor avança dans le couloir jusqu'au compartiment le moins peuplé, occupé par une vieille dame. Il ouvrit la porte coulissante, salua et demanda si la place était libre. La voyageuse fit oui de la tête et Igor s'installa sur la banquette opposée, près de la porte. Un panier d'osier rectangulaire était posé sur le siège à côté de la passagère. À l'intérieur se tenait un cocker américain, tout blanc. Au bout de quelques minutes, Igor s'aperçut que la dame murmurait. Il mit du temps à distinguer des mots. D'abord, il pensa qu'elle se parlait à elle-même comme le font les personnes âgées dans leur solitude, puis il eut l'impression qu'elle s'adressait à lui et regretta d'avoir si mal choisi sa place. Il avait déjà assez de problèmes comme cela et n'avait aucune envie de faire la conversation à une centenaire. Au cours du voyage, il comprit que sa compagnie ne l'intéressait pas du tout. Elle parlait à son cocker et ressassait quelque chose comme « c'est vrai, Jingo, c'est un long voyage, un long voyage, mais nous allons finir par arriver ».

Igor tira un journal de son sac et commença à lire sans parvenir à se concentrer. Il observa la date en haut de la page : nous étions le 12 juillet, samedi 12 juillet. Puis il fixa les titres des rubriques et des articles mais son esprit était ailleurs. Les mots alignés n'étaient que des caractères noirs imprimés sur une feuille blanche. Ils ne lui disaient rien de plus qu'un cafard qui aurait traversé la page. Il releva les yeux et regarda le paysage défiler. Le train avançait à faible allure, la climatisation

ne fonctionnait pas et l'air ne circulait guère malgré la fenêtre entrouverte d'où s'introduisait surtout un bruit assourdissant. Au-dehors, on apercevait des hameaux, des fermes, des troupeaux paître dans les prés.

Bientôt, le train ralentit encore et s'engagea dans une forêt sombre. On dut allumer la lumière. Igor s'en chargea. La voie semblait à peine assez dégagée pour le passage du train, comme si elle n'avait plus servi depuis longtemps et que la nature y eût repris ses droits. Les branches des arbres venaient battre contre le toit. Elles griffaient la vitre. Des feuilles arrachées et des brindilles tombaient dans le compartiment. Les branches ployées finissaient par céder sous la pression du train en marche dans un craquement brusque.

La fraîcheur de la forêt commençait à se répandre dans le compartiment ; l'air était soudain devenu agréable à respirer. La vieille dame se mit à bâiller. Elle plia son gilet, le cala contre le dossier de son siège en guise d'oreiller, ferma les yeux et s'endormit. Elle se sentait en confiance, seule avec un inconnu, songea Igor qui s'efforça de diriger son regard ailleurs. Il avait toujours pensé qu'observer une personne livrée à son sommeil n'était pas loyal. Quelques instants plus tard, la pluie se mit à tomber sur le toit métallique. Le petit chien, intrigué, sortait son museau du panier, flairant l'air humide. Igor avait envie de rabattre le couvercle sur la tête du chien mais cela, non plus, ne se faisait pas. Il se leva pour fermer la fenêtre, se rassit. Et puis, comme si le sommeil de la passagère eût été contagieux, Igor sentit ses paupières s'alourdir et il s'assoupit malgré lui. Peu après, le cocker s'endormit lui aussi. Il glissa au fond de son panier et le couvercle se referma sur sa tête.

Igor rêva de son ami Tennessee et de sa femme Martha.

Tous deux le regardaient d'un air désolé. Il était vingt et une heures passées, Igor s'était fait attendre. C'était le moins que l'on pût dire. Martha pensait à son dîner qui refroidissait. « Mais enfin, se plaignait-elle auprès de Tennessee, il ne faut tout de même pas être sorti de Polytechnique pour comprendre un itinéraire aussi simple. Le premier train, vous le laissez partir, le second, c'est le vôtre. » Son ami caressait la chevelure de sa femme d'un geste tendre, la pressait contre lui : « Chuuuut, là n'est pas la question, c'est un anxieux, tu le sais. Parfois, quand il est agité, il fait des choses que lui-même ne comprend pas. » Et tous deux avaient pitié de lui, la maîtresse de maison parce qu'elle croyait Igor peu dégourdi et son ami parce qu'il le savait anxieux. Ils le regardaient, collés l'un à l'autre, non sans condescendance. Igor se confondait en excuses, mais plus il cherchait à s'expliquer, plus la maîtresse de maison prenait un air supérieur et agacé. Et puis, il en eut assez de s'excuser. C'était lui qui avait passé trois heures dans un omnibus, dans des conditions pénibles, pas eux ; lui qui s'était déplacé pour les retrouver à la campagne alors qu'il aurait tout aussi bien pu rester chez lui et ne pas se faire réprimander comme un enfant.

La porte s'ouvrit brusquement. Igor se réveilla, encore en colère contre le couple d'amis.

– Mais alors, monsieur, s'étonna le contrôleur, vous n'êtes pas descendu à Clairbois ?

Igor regarda autour de lui, la vieille dame et son chien avaient disparu. Il était seul dans le compartiment.

– Vous êtes bien celui qui devait descendre à Clairbois ?

– Oui, confirma Igor.

Il saisit ses affaires et regarda le contrôleur d'un air inquiet, puis la nuit à l'extérieur du train en marche.

Il n’y avait pas grand-chose à faire, expliqua le contrôleur, à part rester là. À partir de la prochaine gare, les rames se transformeraient en train de nuit. Il le dissuada de descendre à la prochaine station pour deux raisons : d’une part, la gare et la ville alentour étaient mal famées. Une fois les voyageurs de nuit embarqués, le lieu était désert et il n’y avait même pas une salle d’attente ni d’hôtel décent où passer la nuit. D’autre part, le premier train en direction de Clairbois était précisément celui dans lequel il voyageait. Une fois arrivé à son terminus, il repartait en sens inverse. Pour la sécurité d’Igor, mieux valait demeurer à bord. Avec un peu de chance, il restait une cabine libre. Le contrôleur allait aussitôt vérifier.

L’homme trouva une cabine disponible en première. Il tira une clef carrée de sa sacoche et l’ouvrit. Igor y serait plus à son aise. Au prochain arrêt, expliqua le contrôleur, une foule de passagers allait envahir le train.

– Ce sera la cohue, prévint-il. Surtout, n’oubliez pas de verrouiller la porte car il y a systématiquement des bagarres. Trop de passagers montent et les places manquent. C’est infernal, on met toujours un temps fou avant de réussir à fermer les portes et de redémarrer. À chaque fois, c’est la même histoire.

À la compagnie des chemins de fer, poursuivit-il, les cheminots cherchaient tous à éviter cette ligne, la ligne de Prn. Mais lui, avec les années, avait fini par s’habituer. Quelqu’un devait bien se dévouer. Lorsque, jeune homme, il avait rejoint cette compagnie, lui et ses camarades rêvaient d’être couchettistes et se seraient battus pour travailler dans ce train. À l’époque, on parlait des nymphomanes des wagons-lits, qui, une fois la nuit venue, les enfants endormis et les voitures plongées dans le sommeil, revêtaient un négligé de voyage, se

parfumaient, ouvraient leur porte et attiraient les couchettistes à elles par mille et un stratagèmes. Depuis le seuil de leur cabine, elles leur faisaient langoureusement signe de les rejoindre, ou alors, elles prétextaient des problèmes techniques, des verrous bloqués, des clapets brinquebalants, des fenêtres hors service, etc. Sur certaines destinations, cela existait peut-être, mais pas sur la ligne de Prn, certainement pas, affirma le contrôleur d'un air désillusionné... L'homme se ressaisit et souhaita bonne nuit à Igor. Avant de le quitter, il précisa encore :

– À l'aube, peu avant six heures, si le train ne prend pas de retard, nous arriverons à Prn, son terminus, la destination de villégiature des passagers. Tous vont descendre en même temps. *Vloum!* Vous entendrez le train se vider et le silence se faire. Impossible de se tromper. Je viendrai alors vous prévenir, je frapperai à votre porte : deux coups, puis trois, comme ça (et le contrôleur fit une démonstration) : *toc toc, toctoctoc*. À ce signal et à ce signal seulement, vous pourrez ouvrir. Si vous le voulez, nous sortirons ensemble nous dégourdir un peu les jambes avant de repartir. Et cette fois, je veillerai personnellement à ce que vous descendiez à Clairbois.

Arrivée à l'Hôtel Receptor

Igor s'installa dans la cabine. Il ne s'était pas imaginé la soirée ainsi mais, vu les circonstances, il n'avait pas le choix. Le contrôleur s'était montré vraiment aimable, comme si les mésaventures d'Igor le concernaient personnellement et qu'il eût tenté de les compenser en adoucissant sa peine. C'était touchant. Mais il était, tout de même, un peu loquace, pas exactement familier, mais loquace, oui. Et Igor ne pouvait s'empêcher d'être soupçonneux. Peut-être l'employé souffrait-il de solitude et cherchait-il de la compagnie ? Il avait jeté son dévolu sur Igor et décidé que, pour une fois, il ne serait pas seul à s'ennuyer au travail. Quelqu'un l'accompagnerait enfin dans son métier absurde qui consistait à voyager d'un point A pour revenir au même point A le lendemain. Pourquoi donc cet empressement à lui venir en aide, se répétait Igor. D'abord, il lui proposait son téléphone – cela outrepassait de toute évidence les fonctions d'un simple employé des chemins de fer. Un contrôleur devait-il se soucier des amis des voyageurs retardés ? Ensuite, il lui offrait une cabine de première pour lui tout seul, sans demander le moindre supplément. Cela avait pourtant son prix. Bien sûr, du point de vue d'Igor, il s'agissait d'un détour fâcheux dont il se serait bien

passé, mais pour la compagnie, la cabine était occupée, le voyage effectué au même titre que les autres. Et le rôle du contrôleur était de défendre les intérêts de la société des chemins de fer. Il avait certainement reçu des instructions en ce sens : « Si vous croisez un voyageur égaré, sans titre de transport, appliquez la majoration “dernière minute” ainsi que la majoration “billet émis à bord”. » Et s’il avait délibérément laissé Igor dormir et manquer son arrêt ? Et si toute cette histoire de gare déserte et mal famée n’était qu’un prétexte pour le retenir ? Igor pouvait encore descendre au prochain arrêt. Même s’il était tard. Dehors, il faisait nuit noire. On ne voyait même pas la lune. Non, se ravisa Igor, éprouver de la défiance pour quelqu’un qui avait simplement cherché à le dépanner n’était pas digne. Il existait des gens bien, c’est tout.

Igor chassa toutes ces pensées de son esprit et lorsque, à l’approche de la gare, le train ralentit, il verrouilla la porte et s’assit sur le lit déjà fait. Il tenta de regarder à l’extérieur, plaqua ses mains des deux côtés de son visage pour éviter les reflets, mais la fenêtre de sa cabine donnait du mauvais côté de la voie et Igor n’aperçut aucun passager sur le quai. Il les entendit. Le bruit était infernal, ils heurtaient leurs bagages contre les parois, traînaient des sacs dans l’allée. Les portes claquaient, les fenêtres s’ouvraient et se refermaient, des voix s’élevaient. Les voyageurs appelaient leur mari, leur femme, leurs enfants, et se disputaient les places.

Une querelle éclata dans un compartiment voisin. Un homme hurlait des insultes, puis il y eut des coups, les cris redoublèrent, et finalement, le calme se fit. Après une longue halte, le train s’ébranla.

Il était vingt-trois heures passées et Igor, qui avait somnolé dans l’après-midi, n’avait pas la moindre envie

de dormir. Débordant d'énergie, il aurait aimé sortir de sa cabine et déambuler dans les couloirs, jusqu'au bar par exemple, il s'en abstint.

À plusieurs reprises, on frappa à sa porte et une voix forte lui enjoignit d'ouvrir mais il n'en fit rien. Au bout d'un moment, le passager se mit en rogne et commença à cogner de toutes ses forces contre la porte. Igor éteignit la lumière pour faire croire que la cabine était inoccupée. La porte se bomba sous l'effet des coups et un interstice se forma, laissant passer un filet de lumière, mais la serrure résista. Désormais, Igor craignait que la porte ainsi déformée ne s'ouvrît plus. L'homme glissa alors un papier sous la porte, sur lequel était inscrit, d'une écriture rudimentaire :

« POLIS OUVRER VIT SVP »

Puis l'inconnu laissa tomber.

Plus tard dans la nuit, Igor crut apercevoir à sa fenêtre le visage d'un homme accroché au toit du train en marche. Il frappait contre la vitre et suppliait qu'on lui ouvre.

Quel dommage, pensa Igor, il aurait volontiers partagé sa luxueuse cabine avec d'autres passagers. Ils semblaient tant y tenir. Mais Igor était suffisamment prudent pour saisir l'ampleur du danger. Malgré le retour au calme, la violence restait palpable, même à travers la cloison. De toute évidence, une fois la porte ouverte, sa cabine serait prise d'assaut. Les passagers l'envahiraient et, qui sait, on chasserait son occupant, on le jetterait dehors.

Igor tira à nouveau de son sac le journal de la veille. Cette fois, il n'avait plus aucune envie de s'y plonger et le jeta à la poubelle. Il avait aussi emporté quelques livres, même si, dans la maison de campagne de ses amis, il n'aurait pas lu une seule ligne, il le savait. On finissait

toujours par discuter et c'était en définitive bien plus sympathique. Igor contempla aussi le cadeau emballé destiné à Martha. Il patienta une grande partie de la nuit assis sur le lit et, quelque dix minutes avant l'arrivée, vers cinq heures et demie du matin, le sommeil le gagna.

Le train freina peu à peu et s'immobilisa après une ultime secousse. À ce moment, Igor ouvrit les yeux. Il entendit la voiture se vider puis le silence régner, exactement comme le contrôleur l'avait décrit. Il sut alors qu'ils étaient arrivés au terminus. Il attendit de longues minutes, mais le contrôleur ne se manifesta pas. Personne ne vint le chercher.

Igor se résolut à déverrouiller sa porte. Bien que bombée, elle coulisça sans trop de difficulté.

Dans le couloir, des hommes portant des aspirateurs orange sur le dos faisaient le ménage. Tous les autres passagers étaient descendus. L'équipe de nettoyage parlait une langue inconnue. L'un des ouvriers avait raccroché l'embout de son aspirateur; de ses mains désormais libres, il faisait des gestes à l'adresse d'Igor. Il croisait ses avant-bras et les décroisait d'un mouvement net: il était temps de descendre. Igor avait bien compris. Il cherchait le contrôleur, tenta-t-il d'expliquer. Mais les hommes de ménage perdaient patience. À six heures du matin, ils n'avaient pas encore pris leur café et les préoccupations d'un passager lambda ne les intéressaient pas. L'un d'eux, intrigué, finit par éteindre son aspirateur, s'avança vers Igor et lui dit: «Vacances, vacances? Vous pas vouloir vacances?» Les autres riaient des efforts de leur collègue. Mais l'homme qui s'était adressé à Igor ne maîtrisait pas suffisamment le français pour comprendre le voyageur et Igor, lui, n'identifiait toujours pas la langue parlée par les ouvriers. C'était une langue de l'Est.

Igor descendit du train. Il décida de patienter sur place, de guetter l'apparition du contrôleur et de remonter à bord quand les hommes de ménage auraient terminé leur travail.

Une fois sur le quai, Igor surprit une conversation entre deux cheminots : une rixe avait éclaté dans le train la nuit. Une famille avec de nombreux enfants disait avoir réservé une cabine entière et refusait de la partager avec ses voisins, tout aussi nombreux. Le contrôleur était intervenu. Les deux pères avaient fini par se liguer contre lui. Il avait été assassiné et jeté du train en marche.

En effet, sur le quai comme dans le train, le contrôleur était introuvable. Quel métier dangereux ! se dit Igor. L'homme n'avait pas exagéré la veille. Ce n'était pas une plaisanterie. La ligne était mal famée.

Alors qu'Igor marchait pour se renseigner, un train bondé entra sur la voie d'en face et déversa une foule de passagers surchargés de bagages et pressés de sortir. Igor ne tarda pas à être emporté par le flux des vacanciers. Lorsqu'il réussit enfin à se retourner, il vit son train repartir. Puis la foule devint tellement dense qu'Igor ne put plus faire volte-face. Il marcha plusieurs mètres à reculons jusqu'aux escaliers qui descendaient vers le passage souterrain. Là, au sommet des marches, il parvint à peine à se retourner avant d'être entraîné. Il manqua plusieurs marches, sans tomber pour autant. La foule était tellement dense qu'il était maintenu surélevé à quelques centimètres du sol.

Le passage souterrain débouchait sur une vaste plage. Au milieu, un chemin noir de monde menait à une imposante bâtisse. Les vacanciers l'empruntaient de façon disciplinée, sans déborder sur le sable. Au-dessus

de l'entrée, on pouvait lire en lettres capitales : «HÔTEL RECEPTOR». Les passagers, des couples, des familles mais aussi des personnes seules, étaient tous chargés de nombreux bagages. Ils les portaient ou les traînaient derrière eux. Certains les avaient disposés sur des chariots qu'ils poussaient ou ils se faisaient aider par des porteurs.

Contrairement aux autres passagers qui pénétraient dans l'hôtel pour enregistrer leur arrivée, Igor, avec son sac léger, parvint à s'extraire de la foule et à dévier sur le côté du chemin. Il s'en éloigna, contourna la bâtisse, longea l'aile droite et traversa la plage jusqu'à la mer. D'une main, il prit la température de l'eau. À l'air frais du matin, elle semblait tiède. La plage était déserte. Seule une femme faisait du jogging au loin. Un gros chien courait à ses côtés. L'animal lui arrivait à la taille et ses oreilles se soulevaient au rythme de leur course. Igor se dévêtit et alla se baigner. Le contact de l'eau sur son corps était agréable. Il étirait ses bras, ses jambes, son dos, en de grands mouvements de brasse, dissipant la tension du voyage. Ses muscles se décrispaient; enfin, il respirait.

Quand Igor sortit de l'eau, un employé de l'hôtel s'avança pour lui demander son numéro de chambre. Il lui proposait de le débarrasser de ses affaires, de lui apporter une serviette de bain, et, s'il le désirait, un peignoir et un transat. Déjà, il lui avait ouvert un parasol. Igor expliqua qu'il venait de passer la nuit en voyage, qu'il avait simplement voulu se rafraîchir et ne comptait pas s'éterniser à l'hôtel. Il était attendu ailleurs. Dans l'agitation, songea Igor, il avait oublié de prévenir Martha et Tennessee. Il voulut se renseigner sur le prochain départ pour Clairbois. À la gare de Prn, cela avait été compliqué, mais sans doute à la réception de l'hôtel

on saurait lui indiquer les horaires. L'employé n'avait jamais entendu parler de Clairbois. Il ne voyait pas à quoi Igor faisait référence. À sa connaissance, aucun train ne repartait aujourd'hui, ni demain, ni après-demain. C'était une période d'arrivées et non de départs. Personne ne venait ici pour la journée. Les choses ne fonctionnaient pas comme ça. On venait à l'hôtel après avoir réservé longtemps à l'avance. « Et quand je dis longtemps, j'entends vraiment très longtemps », tint à préciser l'employé. L'établissement était toujours complet. Souvent, les vacanciers avaient eu tellement de mal à obtenir une place qu'ils ne quittaient plus leur chambre. Ils séjournaient des années entières à Receptor.

Igor sentit sa gorge se serrer. La baignade avait été agréable, il trouvait la plage de l'hôtel bien aménagée, très charmante, très commode, mais à présent il devait repartir. Nous étions dimanche. Lundi, il reprenait le travail et un lourd projet l'attendait. Tennessee et Martha comprendraient le rendez-vous manqué, rien de grave, somme toute. Igor s'expliquerait, leur présenterait ses excuses. Par contre, il devait à tout prix trouver le moyen de rentrer chez lui, même à bord d'un train vide qui repartirait après avoir déposé ses voyageurs, car son emploi, lui, n'attendrait pas.